

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

XIII

— Vous pouvez compter sur moi, Excellence, mais...

— Tu as un parole, drôie ; l'affaire faite, tu toucheras aussitôt la somme.

— Et ne manque pas de lui dire que j'ai suis pressé de cette bague, qui déjà devrait être faite.

— Elle est terminée, Excellence.

— Alors pourquoi ne me l'a-t-il pas envoyée ?

— Quant à cela, je ne sais pas, Excellence ; mais je ferai votre commission.



Soit, mais je vous avertis que c'est à prendre ou à laisser ; si vous refusez, je ferai l'affaire avec d'autres.

— Eh bien alors, Excellence, c'est dit ou j'y perdrai mon nom.

— Ce qui serait dommage ; fit le général en ricannant ; maintenant, adieu.

— Vous n'attendez pas mon maître, Excellence ? dit-il d'un air gouailleur.

— Pourquoi faire ? dit-il.

— Dame ! on ne sait pas.

— Adieu, tu lui diras que je suis venu, à propos de la bague que je lui ai commandée.

— Oui, Excellence.

— C'est bien, et il ajouta en fronçant le sourcil : souviens-toi !

— Soyez tranquille, Excellence, je n'oublie que les choses dont je ne veux pas me souvenir.

— A la bonne heure !

Et le général sortit en se frottant les mains.

Un quart d'heure plus tard don Luis Perez rentra

Il s'informa si quelqu'un était venu en son absence.

Oregano répondit que le général de Tordesillas était venu ; qu'il avait longtemps attendu dans l'espoir de le voir rentrer ; et qu'il était parti fort contrarié de ne pas encore avoir reçu la bague qu'il avait commandée depuis longtemps déjà.

— C'est vrai, dit don Luis, je n'y ai plus songé ; elle est faite, demain on la portera au général.

Ce fut tout, Oregano fut renvoyé à son ouvrage et don Luis passa dans son atelier.

A six heures, la boutique fut fermée ; comme d'habitude, don Luis remit à son valet les cinq réaux de chaque jour ; puis il monta à cheval et partit pour le Rincon.

Oregano resté seul se rendit à son logement ; s'habilla avec ses vêtements les plus propres ; mangea les restes de son déjeuner, c'est-à-dire deux tortillas de maïs froides, des haricots rouges aux piments froids aussi, un morceau de fromage de chèvre, deux ou trois fruits véreux ; arrosa ce repas plus que frugal d'une large rasade de pulque, et aussitôt que la nuit fut sombre, après avoir bien garni ses poches, passé sa navaja dans sa ceinture, et jeté son zarapé sur ses épaules, il quitta son galetas et descendit dans la rue.

Oregano habitait la calle del Obispo ; dès qu'il fut dans la rue il s'orienta, et, après avoir grommelé entre haut et bas quelques paroles inintelligibles, il tourna à gauche, se dirigea vers la Plaza Mayor qu'il traversa en biais, et après avoir pris certaines rues étroites, mal éclairées, et presque désertes, bien qu'il fût à peine sept heures du soir, il déboucha sur le quai du Rio Sonora.

Après avoir longé le quai pendant quelques minutes, il tourna brusquement dans une ruelle infecte et boueuse, où ne brillait aucune lumière ; suivit les sinuosités tortueuses de cette ruelle, la plus mal famée peut-être de toute la ville ; et finalement il s'arrêta devant une maison lépreuse, non pas borgne mais parfaitement aveugle, au-dessus de la porte de laquelle était accroché un large transparent sur lequel étaient écrits en lettres noires et hautes de trois pouces, ces mots significatifs, d'une pureté et d'une chasteté admirables, qu'on ne devait certes pas s'attendre à lire sur une maison de cette ruelle infecte sous-tous les rapports :

Ayo Maria Purissima !
Velorio de Las Palomas.

ce qui, traduit en français, signifie littéralement :

Je vous salue Marie très pure
Velorio des Colombes.

Le mot velorio n'a pas d'équivalent en français ni même en espagnol, c'est un mot essentiellement mexicain ; mais la chose existe dans tous les pays, ainsi que le lecteur le reconnaîtra bientôt.

Oregano sembla hésiter un instant, il prêta l'oreille et essaya de sonder du regard les épaisses ténèbres dont il était enveloppé ; mais il ne vit et n'entendit rien ; le silence le plus complet régnait dans la ruelle.

Rassuré alors, l'Indien se rapprocha de la porte et, avec le manche de sa navaja, il frappa cinq coups, trois espacés, les deux derniers précipités.

Presque aussitôt, il entendait le bruit d'un pas sourd à l'intérieur, en même temps que des chiens, postés sur le toit en terrasse, se mettaient à hurler à pleine gueule.

— Qui est là ? cria une voix rude.

— C'est moi, Carucho, répondit Oregano.

— Qui toi, imbécile ? reprit-on : crois-tu que je puisse reconnaître ta voix à travers des planches de chêne comme celle-ci ?

— C'est juste, grommela l'Indien, et il reprit à haute voix : un ami du « Dos de Bastos. »

— Il fallait donc le dire tout de suite, animal ! répondit l'autre. Attends que je vois un peu ta frimousse.

On entendit un grand bruit de ferrares, et, après un instant, la porte s'entre-bailla, retenue à l'intérieur par une solide chaîne en fer, attachée à l'huissier et à la porte elle-même.

Cette précaution est généralement adoptée au Mexique, dans toutes les maisons, pour empêcher les malfaiteurs de s'introduire par surprise ; en France, nous avons les judas percés dans les portes pour le même motif.

L'individu qui avait ouvert était un vieux Sambo, — métis, croisé de Blanc et d'Indien, — taillé en hercule, mais aux traits repoussants.

— Eh ! fit-il en ricanant, avec un mauvais sourire, c'est toi, Oregano ? que diable viens-tu faire ici ? Veux-tu donc te faire écharper ?

— Bon ! reprit l'Indien avec suffisance, c'est ce qu'il faudra voir ! ouvre toujours en attendant.

— Eh ! eh ! mon mignon, tu dresses bien la crête ! serais-tu riche par hasard ?

— Si on te le demande, tu répondras que tu ne sais pas, ami Carucho.

— Humph ? c'est louche ! après cela, c'est ton affaire ; entre, animal, et si tu te fais étripper là-haut tu n'auras des reproches à adresser qu'à toi-même.

Tout en parlant ainsi, il avait ouvert la porte et levé la lanterne qu'il tenait à la main pour inspecter les ténèbres.

— C'est bon ! c'est bon ! ne t'inquiète pas pour moi, répondit l'Indien en ricanant, je sais ce que j'ai à faire.

Et il entra ; la porte fut aussitôt refermée et verrouillée avec soin.

— Pour sûr, dit le Sambo, tu as dévalisé ton maître, le Platero de la Plaza Mayor, sans cela tu ne serais pas aussi fondant.

— Vas toujours, bonhomme, tu n'y es pas ; si mes poches sont pleines, ce qu'elles contiennent est bien à moi, entends-tu ?

— Voilà une vérité qui ne se trouve pas dans l'Évangile, reprit l'autre en riant, mais cela ne me regarde pas ; bonne chance et tâche que ton ventre ne serve pas de gainé à une navaja.

Tout en causant ainsi, ils avaient traversé le Zaguan éclairé tant bien que mal par un cadil — lampe — fumeux.

Carucho s'assit sur un équipal posé près de la première marche d'un escalier raboteux dont la rampe était faite d'une corde grasseuse, et il tourna nonchalamment une cigarette entre ses doigts, après avoir posé sa lanterne sur le sol à portée de sa main.

— Au revoir, lui dit Oregano d'une voix railleuse.

Et il monta l'escalier.

Il s'arrêta sur le palier ; à sa droite se trouvait une porte rembourrée, au-dessus de laquelle sur un transparent on lisait : « Academia de las Palomas. »

Malgré toute son assurance de commande, Oregano, dans son for intérieur, était bien loin d'être rassuré.

— Bah ! murmura-t-il, ce n'est qu'un mauvais moment à passer !

Il tira à lui la porte rembourrée, tourna le bouton d'une seconde porte placée derrière et il entra la tête haute et le sourire sur les lèvres.

Quand la porte fut ouverte, l'Indien fut sur le point d'être suffoqué par le flot de fumée qui se précipita subitement par cette issue tout à coup ouverte.

Du reste, le tableau qui s'offrit aux regards de l'Indien ne manquait pas d'une certaine originalité.

Il avait devant lui une immense salle plus longue que large, au plafond plat, percée de huit fenêtres en ce moment hermétiquement fermées ; cette salle avait plusieurs portes à droite et à gauche, ouvrant sur des salons réservés à ceux des habitués assez riches pour en acheter la jouissance temporaire ; au fond de la pièce se trouvait une estrade, élevée de deux ou trois marches, sur laquelle une douzaine de musiciens jouaient à tour de bras et de poumons de toutes espèces d'instruments et faisaient un effroyable charivari qui, cependant, ne parvenait pas toujours à dominer le bruit des conversations.

Une longue table occupait le milieu de la pièce ; d'autres tables, mais en petit nombre, étaient placées à droite et à gauche près des murailles ; de longs chandeliers de fer-blanc, vissés à la table et posés de distance en distance, et dans lesquels brûlaient des espèces de cierges en suif jaunâtres, essayaient d'éclairer, avec l'aide d'une dizaine de caudales appliqués sur les murailles, cette énorme salle, mais ils n'y parvenaient que très médiocrement ; cette Academia, ainsi qu'on la nommait, regorgeait de monde.

Toute cette population d'un monde plus qu'interlope, grouillait là : hurlant, chantant, oriant, se démenant et jouant avec une frénésie indioisible au « Monte, » ce lansquenet américain, dont les Mexicains raffolent.

Au milieu de cette cohue hurlante, grinçante et trépignante de joie, de colère, d'ivresse ou de luxure hideuse, circulaient, alertes, railleurs comme des démons et adroits comme des singes, des « Mozos » portant en équilibre, sur leurs bras élevés, les consommations demandées : lesquelles, bien entendu, se payaient toujours d'avance.

On se serait cru au sabbat ; c'était une véritable scène du Valpurgis !

Ce qui ajoutait encore à l'illusion, c'était que l'on ne percevait tout cela que comme à travers un voile de gaz : la fumée produite par les pipes, les cigares et les cigarettes formait des nuages d'un roux sale qui, ne trouvant pas d'issue, roulaient au-dessus des têtes avec des mouvements de houle et donnaient à cette réunion bizarre une apparence réellement fantastique.

Oregano fit quelques pas à l'intérieur, après avoir refermé les deux portes derrière lui.

Si l'Indien avait voulu produire de l'effet, il dut être satisfait, car son espoir fut dépassé de très loin.

Ce fut un véritable coup de théâtre.

Aussitôt qu'il fut reconnu, et il fallut quelques instants pour cela, les joueurs de toutes les parties de la salle se ruèrent sur lui la menace et le blasphème à la bouche, brandissant leurs couteaux et l'interpellant de la façon la plus grossière ; les femmes même, par esprit d'émulation sans doute, s'en mêlèrent, criant et menaçant plus encore que les hommes.

Oregano fut réellement beau de calme, d'assurance et de présence d'esprit dans cette circonstance soabreuse ; il ne prononça que trois mots : mais ces mots, prononcés d'une voix vibrante comme le « quos ego » de Neptune, changèrent aussitôt l'ouragan en bonance, sans transition, avec la rapidité de l'étincelle électrique.

Ces trois mots étaient bien simples, à la vérité, mais ils avaient une signification véritablement magique.

Oregano avait dit seulement :

— Je viens payer !

Un calme relatif s'établit à l'instant même, quelques femmes,

ayant voulu persister à crier, furent vertement souffletées par leurs admirateurs et réduites ainsi au silence.

— Je dois dix-sept onces, reprit Oregano.

— C'est vrai, dit une voix.

— Mes créanciers sont au nombre de quarante-deux, sont-ils présents ?

— Tous ! crièrent les susdits créanciers avec une unanimité touchante.

— Une liste a été faite, dit un des créanciers, elle est entre les mains de no Gregorio, le chef de l'établissement.

— C'est vrai, senor, répondit le no Gregorio en s'avançant la bouche en cœur ; même que je suis le premier inscrit sur la liste.

— C'est bien, répondit l'Indien en se redressant avec majesté : tirant alors une bourse de la poche de ses calzonzeras ; voici dix-sept onces, ajouta-t-il, payez-vous et payez les autres !

No Gregorio s'empara de la bourse, l'ouvrit et compta les pièces.

— Le chiffre est exact, dit-il avec joie ; il se hâta d'ajouter, comme correctif : j'en étais sûr à l'avance, le seigneur Oregano est un véritable caballero.

— Un véritable caballero, répéta docilement le chœur avec une pointe d'ironie.

— C'est bien, c'est bien, reprit l'Indien avec un geste protecteur, que l'on ne me parle plus de cette misère, que l'on m'apporte des rafraîchissements dans le salon vert ; si les senores Tunante, Aburrido, Fracaso et Pinganillo sont ici, qu'on les prévienne que je désire m'entretenir avec eux.

Et il s'avança à travers la foule qui s'ouvrit respectueusement devant lui.

Il alla s'asseoir dans le salon vert, espèce de bouge enfumé, où presque aussitôt arrivèrent les quatre senores demandés.

Oregano les invita à s'asseoir.

Jamais Callot n'a dessiné pareils bohèmes, c'étaient de véritables types de bandits de la pire espèce : des têtes d'oiseaux de proie, railleuses et cruelles, respirant le meurtre et la rapine, montés sur des corps maigres, mais nerveux et drapés, pour ainsi dire, dans des ficelles sinistres et suant le sang à plein nez.

Les rafraîchissements apportés et composés de Refino de Cataluna, d'Aguardiente de Pisco et de cognac de France, Oregano renvoya le valet en lui ordonnant de fermer la porte derrière lui ; puis il remplit les verres jusqu'au bord.

Deux fois les verres furent vidés coup sur coup sans qu'une parole eût été prononcée ; mais ces hommes étaient des gouffres, leurs yeux demeurèrent aussi endormis et ternes, leurs traits émaciés aussi blafards.

Deux bouteilles de Refino avaient été vidées, on passa au Pisco.

Oregano remplit les verres ; après avoir allumé un mince papelito, il prit la parole et entra carrément dans son sujet.

— Caballeros, dit-il, c'est tout exprès pour avoir l'avantage de vous rencontrer que je suis venu ce soir au Velorio de las Palomas.

— Ah ! grognèrent les quatre bandits.

— Vous nous connaissez donc ? ajouta Fracaso.

— Beaucoup de réputation ; je sais que vous êtes des braves à trois poils sur lesquels on peut compter.

— En payant, bien entendu, continua el Tunante.

— Cela va de soi, répondit Oregano ; vous ne me paraissez pas très riches en ce moment ?

— La déveine ! dit Fracaso.

— Cela peut arriver à tout le monde, dit l'Indien avec condescendance ; j'ai une affaire à vous proposer.

— Voyons l'affaire, dit el Pinganillo.

— Je vous annonce tout d'abord qu'il y a de l'argent à gagner.

— Nous préférons de l'or, dit Fracaso.

— C'est juste, la langue m'a fourché, c'est ce que je voulais dire.

— Très bien, de quoi s'agit-il ? demanda el Aburrido.

— Un coup de main.

— Loin d'ici ? reprit el Aburrido.

— Non, deux ou trois lieues à peine.

— Il y aura-t-il bataille ?

— C'est selon ; ce n'est pas certain ; mais supposons qu'il y aura bataille ?

— Ce sera cher, alors, dit Fracaso en hochant la tête.

— Il y aura des risques à courir ? fit el Tunante.

— Comment l'entendez-vous ?

— Aurons-nous les alguaziles à nos trousses ? reprit le bandit.

— Aucuns : l'homme qui vous emploie est tout-puissant.

— C'est une garantie, reprit el Tunante.

— Dites votre prix, demanda Fracaso.

— Soit, mais je vous avertis que c'est à prendre ou à laisser ; je vous ai donné la préférence ; mais si vous refusez ou si vous voulez marchander, je ferai l'affaire avec d'autres.

— Très bien, dit Fracaso, votre prix ?

— Le voici ; dix onces pour chacun de vous ; deux onces d'avance et huit onces l'affaire faite.

Oregano était honnête, à sa manière, il proposait juste la moitié de la somme qu'il avait reçue pour enrôler ces estimables cavaliers ; c'était beaucoup de modération de sa part, car il aurait pu n'offrir que le tiers ou même le quart ; mais il ne le voulut pas.

Les quatre bandits se consultèrent de l'œil.

— Ainsi ce n'est qu'un coup de mains ? reprit el Tunante.

— Pas autre chose.

— Mais il y aura probablement bataille ? dit Fracaso.

— Pas probablement, mais peut-être bien, que je ne le croie pas ; mais pas d'autres risques à courir.

— C'est vrai, firent-ils ensemble.

— Acceptez-vous ?

— L'affaire se fera-t-elle de jour ou de nuit ? reprit el Pinganillo.

— Elle se fera de jour.

— Aïe ! aïe ! aïe ! dit Fracaso.

— Que cela ne vous inquiète pas, l'endroit choisi est un véritable désert.

— Humph ! je connais des déserts très habités, moi, dit el Aburrido en ricanaant.

— Enfin décidez-vous ; est-ce oui, ou est-ce non ?

— Eh bien, oui ! dirent les quatre fauves d'une seule voix.

— Très bien, dit Oregano ; je puis compter sur vous ?

— Oui, sur notre honneur ; répondit Fracaso au nom de tous.

— C'est bien, j'y compte ; voici les deux onces promises. Et il remit à chacun la somme stipulée.

— Merci, répondirent-ils, en prenant et empochant les deux pièces d'or chacun.

— Maintenant voyons l'affaire, reprit Fracaso.

— Non pas ! s'écria vivement Oregano ; je n'aime pas à parler de certaines choses entre quatre murailles.

— C'est vrai, mais comment faire ? reprit Fracaso.

— Rien de plus simple ; demain, vers dix heures du matin, trouvez-vous sur le quai.

— Nous y serons ; répondit Fracaso au nom de tous.

— Seulement vous ne ferez pas mal de changer de vêtements.

— Vous trouvez ceux-ci trop simples ? reprit Fracaso.

— C'est cela même ; un peu moins de simplicité ne fera pas mal.

— C'est bien, c'est entendu ; nous prendrons d'autres habits.

— Frankement vous aurez raison ; n'oubliez pas les armes, en cas d'attaque.

— Quelles armes ? reprit Fracaso.

— Pas d'armes à feu, cela fait du bruit, au lieu que les armes blanches ne compromettent pas.

— C'est vrai, nous ne prendrons ni fusils ni revolvers ; d'ailleurs le couteau est l'arme du Mexicain ; continuez, reprit el Tunante.

— Nous monterons dans un canot frété par moi, et, tout en descendant la rivière, je vous expliquerai l'affaire.

— Mauvais ; dit Fracaso en hochant la tête.

— Comment, mauvais ?

— Oui, mes amis et moi nous n'abandonnons jamais nos chevaux.

— Jamais, reprirent les trois autres.

— Bon ! pourquoi cela !

— Parce qu'on ne sait pas ce qui peut survenir ; il ne faut jamais compter sans les mauvaises chances.

— Ah ! ah !

— Supposons que votre coup de main échoue.

— Ce n'est pas possible.

— Tout est possible, señor, donc en cas d'échec que ferons nous ?

— Nous nous sauverons, pardieu !

— Oui, mais comment, si nous sommes à pied ?

— A diable c'est vrai ! je n'avais pas pensé à cela, moi.

— Vous voyez bien ?

— C'est juste, j'en conviens ; à pied nous aurions été perdus.

— Sans rémission.

— Eh bien ! il faut y renoncer.

— C'est prudent.

— Alors, demain à neuf heures du matin, trouvez-vous, au « Palo Quemado, » le connaissez-vous ?

— Je le vois d'ici ; là nous causerons tout à notre aise.

— Oui, cela vaudra mieux sous tous les rapports.

— Nous serons à cheval.

— Je le crois bien ; n'oubliez pas vos lazos.

— C'est dit ; ainsi, à neuf heures ?

— A neuf heures, oui.

— C'est dit.

— Maintenant, fit-il en se levant, permettez-moi de me retirer ; il me reste encore beaucoup de choses à faire cette nuit.

— A votre aise, caballero ; désirez-vous que nous vous accompagnions ?

— Non pas, s'écria-t-il vivement, ce n'est pas nécessaire, à demain.

— A demain neuf heures, oui, señor.

On se salua courtoisement ; les Mexicains sont d'une politesse raffinée, puis Oregano se retira.

Une heure plus tard il éteignait sa chandelle et s'endormait en murmurant avec une satisfaction évidente.

— Voilà une excellente affaire, j'ai recruté quatre gaillards solides, et j'ai gagné quarante onces, sans compter, bien entendu, ce que je recevrai encore la chose terminée.

XIV

Jamais don Luis Perez ne s'était trouvé aussi complètement heureux qu'il l'était depuis trois mois, c'est-à-dire depuis l'arrivée de sa sœur au Rincon.

Le temps passait pour lui rapide et de la façon la plus douce, entre ces deux charmantes femmes qui l'aimaient de toute leur âme, et s'étudiaient sans cesse à faire ou à deviner ce qui lui serait agréable.

Il était riche, ses affaires prospéraient ; il avait d'excellents ou sincères amis, ses ennemis eux-mêmes semblaient l'avoir oublié.

Le général don Lope de Tordesillas lui-même, son ennemi le plus implacable, non-seulement n'avait aucun soupçon sur ce qu'il pouvait être, mais encore, il lui témoignait une vive sympathie ; en toutes circonstances semblait rechercher son amitié ; ne manquait pas, chaque fois qu'il passait devant son magasin, et, soit hasard, soit autrement, cela arrivait à peu près tous les jours, ne manquait pas, disons-nous, d'entrer et de causer avec lui, pendant une demi-heure et souvent davantage ; se liant ainsi avec lui et pénétrant peu à peu dans son intimité.

Ces visites contrariaient quelque peu don Luis, parce qu'il avait remarqué quelles semblaient particulièrement s'adresser à sa femme ; non pas que don Luis fut jaloux ; il était certain de l'amour chaste et dévoué de dona Mercedes ; mais ces visites fatiguaient visiblement la jeune femme bien qu'elle essayât de n'en laisser rien paraître ; surtout elle affectait de ne jamais rester seule avec don Lope de Tordesillas, lorsque celui-ci venait faire sa visite quotidienne, quand par hasard son mari était absent.

Il y avait dans le regard que le général fixait sur la jeune femme une expression singulière, qui la faisait rougir malgré elle.

Don Luis s'était aperçu de cette gêne et de ce malaise de sa femme en présence du général ; mais il n'avait rien voulu lui dire afin de ne pas la chagriner et surtout l'inquiéter.

Ce qui n'aurait pas manquer d'arriver, s'il avait eu l'imprudence de lui dire un mot.

Don Luis n'avait pas de secrets pour sa femme ; dona Mercedes savait l'histoire de son mari mieux que personne ; elle comprenait donc combien sa position était délicate vis-à-vis de don Lope de Tordesillas, gouverneur et maître tout-puissant de l'État de Sonora : un mot mal interprété pouvait amener une catastrophe dont les conséquences seraient terribles ; voilà pourquoi la jeune femme souffrait en silence ces assiduités mal déguisées, qui gonflaient son cœur de colère.

Don Luis voyait tout cela, il y cherchait un remède, lorsque l'arrivée de sa sœur lui fournit enfin le prétexte dont il avait besoin.

Il profita donc avec empressement de l'arrivée de sa sœur, qui ne pouvait convenablement habiter seule au Rincon, ce qui d'ailleurs, aurait été fort ennuyeux pour elle, et presque dangereux à cause de l'isolement dans lequel elle se serait trouvée, pour modifier complètement les conditions et les habitudes de sa vie intime.

Don Luis abandonna son appartement d'Urds et s'installa définitivement au Rincon ; ne laissant que rarement et pendant quelques heures seulement dona Mercedes venir au magasin ; la distance de deux ou trois lieues au plus, qui séparait sa maison de la ville, n'était pour don Luis qu'une promenade, qu'il faisait avec un véritable plaisir tous les matins et tous les soirs.

Dona Mercedes avait été profondément touché de la décision de son mari, dont elle comprenait toute la délicatesse ; elle lui en était reconnaissante au fond de son cœur ; et puis la vie était bien plus douce et bien plus agréable pour elle en compagnie de sa belle-sœur et de quelques bons amis de son mari, qui souvent venaient visiter les deux charmantes recluses et peupler leur solitude.

Don Luis nous le savons, n'avait pas la plus légère confiance en son valet Oregano, que par une étrange faiblesse, il ne pouvait se résoudre à mettre à la porte ; seulement il profita de l'occasion qui se présentait pour le laisser complètement en dehors de ses nouveaux arrangements et le tenir entièrement à l'écart.

Nous avons rendu compte des mesures prises par don Luis ; ce qui s'était passé à ce sujet entre lui et Oregano, et le mécontentement de celui-ci.

Telle était donc la situation de don Luis : il se trouvait tellement heureux, lui qui avait si longtemps et si cruellement souffert, que son bonheur lui faisait peur ; souvent, sans que rien ne les justifiait, il avait de sombres pressentiments : il redoutait un malheur terrible ; comme Polyrate, tyran de Samos, il aurait jeté, non pas un, mais tous les anneaux qu'il possédait dans son magasin, pour conjurer ce malheur qu'il sentait venir et planer sur sa tête.

Au nombre des personnes qui fréquentaient le plus souvent le Rincon, se trouvait don Fabian de Salazar, ami intime et compagnon d'enfance de don Luis.

Le jeune homme visitait assidûment les deux dames ; presque tous les jours il se présentait au Rincon, donnant pour prétexte la proximité et le voisinage de son hacienda.

Don Fabian de Salazar Fuentes y Salvatierra, il possédait tous ces noms, appartenait à une vieille famille espagnole originaire des Asturies ; il était resté orphelin de bonne heure et mis, à l'âge de vingt ans, à la tête d'une fortune très considérable qu'il gisait avec une grande sagesse et une profonde entente des affaires ; en effet, don Fabian était un esprit intelligent, sérieux, même un peu froid ; mais sincèrement honnête et bon, surtout doué d'une exquise délicatesse et d'un grand cœur ; nous avons dit plus haut que c'était un cavalier de haute mine, fort sympathique et d'habitudes essentiellement élégantes, bien que très timide.

Il vivait seul dans une de ses haciendas, depuis qu'il avait marié dona Leonor sa sœur, de cinq à six ans plus jeune que lui, et qu'il avait presque élevée, avec un de ses proches parents, don Pancho de Fuenarral, qui occupait un poste élevé à Mexico et était lui aussi fort riche.

Quelquefois, mais très rarement, car son mari ne pouvait que très difficilement s'absenter de Mexico ; dona Leonor de Fuenarral, qui aimait beaucoup son frère, venait passer quelques jours avec lui à Santa Lucia, tel était le nom de l'hacienda habitée par don Fabian ; mais à part les très rares visites de sa sœur, le jeune homme vivait seul et comme un anachorète à Santa Lucia.

Cette hacienda, grande comme un de nos départements français, fort belle et très bien administrée, n'était éloignée que de deux lieues au plus du Rincon.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

LA DEMOISELLE DU CINQUIÈME.

XII

Le rêve de tous les lions ruinés était à cette époque mademoiselle Henriette de Chevonceux, la plus riche héritière du faubourg Saint-Germain.

C'était une grande jeune fille aux cheveux d'un blond fade aussi accablante que riche, et qui, pour surcroît d'agrémens, possédait une bosse que toute l'habileté de ses couturières pouvait à peine dissimuler.

Mademoiselle Henriette avait vingt-trois ans et régnait en despote à l'hôtel de sa mère, vieille femme qui cherchait encore à réparer des ans l'irréparable outrage, ruine respectable sur laquelle se lisaient les injures du temps sous une formidable couche de carmin et de blanc.

Cette respectable marquise professait pour sa fille une idolâtrie qui tenait du prodige pour tous ceux qui connaissaient, et par conséquent avaient eu à en souffrir, l'horrible caractère de mademoiselle de Chevonceux.

— L'aveuglement maternel, disait-on.

Il est vrai que cette affectueuse indulgence, cette admiration passionnée, cette inaltérable tendresse, avaient une source moins noble.

Feu le marquis de Chevonceux, joueur affréné, viveur émérité, avait laissé à sa femme une fortune plus que compromise ; il ne resta presque rien à la noble veuve, quelque quinze mille livres de rentes, à peu près, la misère, pour elle.

Heureusement, un vieux parent de madame de Chevonceux, gentilhomme campagnard, avare et colossalement riche, avait disposé en faveur d'Henriette de toute sa fortune, évaluée par les plus modérés à cinq ou six millions.

Henriette, majeure et fille de tête, tenait les clefs du coffrefort ; c'était elle qui défrayait le train princier de la maison, tenant compte des recettes et des dépenses avec autant d'exactitude qu'un procureur, rognant sur les mémoires, mais jetant l'or au moindre de ses caprices, fournissant à ceux de la marquise.

Elle ne réclamait en échange de ses largesses qu'indulgence pour toutes ses fantaisies, amitié et surtout obéissance aveugle.

Faute de quoi, elle l'avait nettement expliqué à la vicille marquise, elle se mariait, se séparait d'elle, sans lui faire la plus légère pension, ne lui laissant pour vivre que les maigres restes du patrimoine des Chevonceux.

C'était là l'épouvantail de la marquise, la source où elle puisait son affection.

Un matin, Henriette se présenta chez sa mère, il était neuf heures à peine, la marquise, qui avait passé la nuit à jouer au wisth, dormait encore d'un profond sommeil.

Sa fille l'éveilla brusquement.

— Ma mère, je voudrais vous parler de suite, s'il est possible. La marquise, terriblement contrariée, se souleva légèrement sur ses coussins.

— Est-il bien nécessaire que ce soit de suite ?

— De suite, ma mère.

— Alors, je vous écoute ; cependant je ne vous dissimulerai pas, Henriette, que je suis bien fatiguée ce matin.

— J'aurai fini en un instant, ma mère ; je suis venue vous dire que j'ai enfin trouvé un mari de mon goût, et que je veux me marier.

La marquise se laissa retomber sur son oreiller, en joignant les mains d'un air épouvanté.

— Mais, ma fille... essaya-t-elle.

— Oh ! soyez sans crainte, me mère, continua l'impassible Henriette, vous demeurerez avec nous, et comme je serai toujours la maîtresse, vous serez toujours chez vous. Ne croyez-vous donc pas à mon affection.

La marquise respira un peu : — J'ignorais, Henriette, qu'un nouveau parti se fût présenté. quel est ce jeune homme ?

— Il ne s'est pas présenté du tout, il n'y a peut-être même jamais songé, ajouta Henriette pensivo.

— Comment ! mais alors, et les convenances ?

— J'ai compté sur vous, ma bonne mère.

— Sur moi ? et pour quoi faire ?

— Mais pour aplanir les difficultés, l'homme que je veux pour mari est M. de Tressang.

— Oh ! Henriette ! un homme ruiné.

— Raison de plus, il me devra tout ; puis, j'en ai assez pour deux, et, d'ailleurs, son père est riche.

— Un débauché !

— Gage de sagesse pour l'avenir.

— Un joueur, un joueur !

— C'est faux, ma mère, c'est faux.

— On le dit, ma fille.

— Oui, les envieux, les méchants, car enfin, ma mère, le vicomte est certainement l'homme le plus distingué que nous ayons reçu cet hiver.

— Il a bien des envieux alors.

— Eh bien ! quand tout cela serait, je le corrigerai, et puis il me plaît.

La marquise ne répondit pas. Comme d'ordinaire, elle subissait l'influence ; cependant une idée la prit, qui lui fit faire un soubresaut sur ses oreillers.

— Mais ce jeune homme, Henriette, tu le connais à peine.

— Assez pour l'aimer.

— Mais, ma fille, ce n'est pas une raison, cela.

— C'est une raison, ma mère.

— Cependant je ne puis pas aller le demander en mariage, moi, cela n'est pas reçu. Te connaît-il ? t'a-t-il remarquée ? t'a-t-il fait pressentir ?...

— Absolument rien.

— Eh bien, alors ?

— Mais, ma bonne mère, dit Henriette avec un geste d'impatience, comprenez donc que c'est pour cela, précisément, que j'ai compté sur vous, sans cela... Pensez donc, je vieillis, il faut me marier ; le vicomte sera, j'en suis sûre, un excellent mari, si j'allais plus tard épouser un homme tyranique qui voudrait nous séparer... Oh ! je serais bien malheureuse, et vous, ma mère ?

Toutes les terreurs de la marquise revinrent ; elle se voyait seule, avec ses douze mille livres de rente, sans train de maison, sans fêtes, sans voiture...

— Non, mon Henriette, tu ne seras pas malheureuse, ta mère ne te fera pas défaut, ta volonté sera faite, je vais réfléchir.

— Ah ! merci, ma mère, je suis rassurée maintenant ; je compte sur vous, et Henriette sortit.

— Comment faire ? mon Dieu, pensait la marquise, comment faire ? Le monde, les convenances ! Ah ! cette enfant ne respecte rien. Si j'étais la maîtresse

XIII

Max avait disparu.

C'est en vain que ses amis s'étaient présentés chez lui ; la réponse avait été invariable :

— Monsieur le vicomte est sorti, répondait le domestique.

On se livrait aux plus singulières conjectures.

Était-il à Paris ?

Son père l'avait exilé dans une terre.

Il était aux eaux avec une de ses tantes.

Mais non, la saison était passée.

Il était en Italie alors.

Il avait été enlevé par une danseuse.

Tous ces bruits contradictoires avaient été longuement discutés, mais l'opinion publique n'avait pas décidé encore.

Qui donc eût pu se douter que Max, épris follement d'une ouvrière, passait ses journées, ses soirées, tout son temps, préoccupé sans cesse de cet amour.

Heureux seulement quand il voyait Louise ; quand il pouvait rester quelques heures avec elle.

Car, maintenant, il allait souvent chez Louise ; leur mariage était bien convenu, Max n'attendait qu'une occasion pour obtenir le consentement de son père.

Et Max était plus heureux qu'il ne l'avait jamais été, même dans ses jours de folie où, puisant sans compter, il jetait à pleines mains l'or et sa belle jeunesse.

Louise était heureuse aussi, l'avenir maintenant c'était l'amour de Max, le bonheur au lieu de la misère et du désespoir.

XIV

La marquise, cependant, tournait et retournait en sa tête tous les moyens possibles pour amener le mariage tant désiré par sa fille, de la façon la plus convenable et qui ne pût prêter le flanc au ridicule.

— Si encore je connaissais le comte de Tressang, pensait-elle, tout s'arrangerait, mais à peine si je lui ai parlé quatre fois en ma vie.

Grandes étaient donc les perplexités de la vieille marquise, lorsqu'un hasard des plus heureux vint la servir.

Comme elle cherchait à se rappeler toutes les circonstances qui l'avaient mise parfois en relations avec le comte de Tressang, elle se souvint qu'une de ses terres de Bourgogne était voisine d'une des propriétés du comte. De voisinage à procès le chemin était court, le procès amènerait nécessairement une transaction qui exigerait absolument des entrevues, une réconciliation. Alors, avec un peu d'adresse, il serait facile d'amener le comte à présenter son fils.

Mademoiselle Henriette, consultée, daigna donner son approbation.

Trois jours après, l'intendant de mademoiselle de Chevonceux faisait abattre, sans rien dire, quelques peupliers appartenant au comte de Tressang, indûment plantés, disait-il, sur le talus d'un fossé par le dit comte de Tressang.

Lequel, à la nouvelle de cet acte d'arbitraire et de cette exorbitante violation, entra dans une épouvantable colère.

Ce que la marquise avait prévu arriva.

Un procès s'entama.

La marquise blâma fort son intendant.

On parla de conciliation.

Le comte, touché des regrets de la marquise, se prêta de bonne grâce à un arrangement.

Le comte, homme d'esprit, n'eut besoin que de voir trois fois la marquise pour être sur la voie.

Une conversation habile qu'il eut avec Henriette révéla au rusé vieillard en ce qui devait s'être passé.

D'un coup d'œil il vit pour Max une superbe position.

Il rentra chez lui tout joyeux de cette découverte et résolut de demander promptement la main de mademoiselle de Chevonceux pour le vicomte Gustave-Adolphe-Maxime de Tressang, son fils.

XV

Louise brodait à son métier.

Max était assis près de la fenêtre et jetait à la jeune fille de doux regards ; il disait :

— Nous aurons sur les bords de la Loire... entre Montceau et Caudes, le plus délicieux pays de la terre, une ravissante maison de campagne.

Notre maison est bâtie aux flancs d'un coteau qui couronne un lois de châtaigniers au feuillage sombre, les jardins sont étagés en terrasses et traversés par un ruisseau que l'on a dirigé habilement au milieu des massifs ; tous les murs sont tapissés de roses ou d'arbres fruitiers, ou bien encore de jasmins et de chevrefeuilles.

Plus bas est un petit bois avec des sentiers fleuris tout bordés de fraisiers et des violettes ; les pervenches s'enroulent au tronc des jeunes arbres et leur petite fleur bleue se détache, comme une étoile dans l'azur, sur le vert sombre du feuillage.

Puis est une prairie en pente douce avec de grands peupliers et des saules qui baignent dans la Loire leurs feuilles glauques et éplorées...

— Il faudra, disait Louise, que nous ayons une laiterie et une volière, surtout mon chardonneret, que j'aime encore plus, ne restera pas tristement tout seul dans sa petite cage.

— Nous aurons des oiseaux de toute sorte.

— Et une basse-cour.

— Certainement, et des pigeons...

— Quelles bonnes promenades le matin !

— À cheval.

— Et le soir ?

— Oh ! le soir, nous aurons un canot bien léger, bien rapide, la Loire est si belle, l'été, quand la lumière de la lune découpe les fantastiques silhouettes des peupliers et des grands bois, des coteaux et des maisons.....

Le mariage de Max avec mademoiselle de Chevonceux était une affaire décidée entre le comte et la marquise, nous ne parlons pas d'Henriette.

Les conditions préalables avaient été réglées.

Mademoiselle de Chevonceux apportait deux cent mille livres de rentes en biens fonds, le surplus était laissé à la marquise ; le comte donnait cinq cent mille francs à son fils, et les jeunes futurs se mariaient sous le régime de la communauté.

Chose singulière ! le comte avait presque dicté les conventions, pas un mot n'avait été émis par la marquise ; Henriette avait ordonné positivement d'acquiescer à tout.

Tout était donc convenu, consenti.

Il ne restait plus qu'à présenter le vicomte qui serait immédiatement admis à faire sa cour.

Le mariage aurait lieu au printemps.

— Demain, se dit le comte, j'apprendrai à Max sa bonne fortune.

En bon père, il ne doutait pas que Max ne fût transporté. Deux cent mille livres de rente !

.....
— Notre position respective ne peut durer davantage, ma chère Louise.

Demain je demande le consentement de mon père; peut-être hésitera-t-il d'abord, mais je le convaincrs et, au pis aller, nous nous passerons de ce consentement.

— Non, Max, je n'entrerai pas ainsi dans votre famille, mais vous direz à votre père combien nous serons heureux ensemble, combien il sera heureux lui-même; tenez, Max, je l'aime déjà votre père, il remplacera le mien. Oh! non, il n'hésitera pas.

— Non, non, disait Max.

Le non, non, du vicomte était franc, il s'attendait bien à quelque résistance, mais il se croyait sûr de l'emporter.

— Oui, demain, je parle à mon père.

.....
Le père et le fils avaient chacun leur plan bien arrêté.

Par un hasard singulier, tous deux avaient choisi, pour parler, le même jour, la même heure (l'heure du dîner).

Tous deux attendaient avec impatience.

Le comte avait eu quelques réflexions qui le faisaient douter de la réussite: Max, pensait-il ne tient point à l'argent; et, sans sa fortune, il est certain que mademoiselle de Chevonneux ne serait point un parti fort désirable.

Enfin il faudra bien qu'il m'obéisse, j'en suis le maître après tout, c'est mon fils.

— Que dira mon père? pensait Max, une jeune fille sans nom, sans parents, sans fortune, une ouvrière, n'importe, je le veux. De la fermeté, il cédera, il ne peut vouloir mon malheur.

Il est mon père après tout!

XVI

Quand arriva l'heure du dîner, Max descendit tout plein de ses résolutions.

Contre l'ordinaire, le comte était d'une charmante humeur.

— Je joue de bonheur, pensa Max; de l'adresse, de l'éloquence, de la persuasion, de l'énergie, mon procès est gagné; abordons l'ennemi de front.

Il ouvrait bravement la bouche, le comte l'interrompit.

— Vous n'êtes pas, mon cher Max, sans avoir entendu parler de mademoiselle Henriette de Chevonneux.

— Certes, mon père.

— C'est une bien charmante personne, reprit le comte.

— Charmante, fit Max comme un écho et attendant le moment favorable.

— Elle est excellente musicienne.

— Excellente.

— Elle peint, dit-on, à ravir.

— A ravir.

— Vous vous êtes même, il me semble, extasié très-fort devant un album qu'elle avait rapporté d'Italie, l'an passé.

— Je voulais vous dire, mon père... essaya Max.

Le comte ne le laissa pas achever.

— Elle est fort riche, cette demoiselle de Chevonneux.

— Oui, fort riche.

— Un des beaux noms de France.

Max ne répondait même plus.

— Récapitulons: talents, position, fortune colossale; certes, celui qui l'épousera sera un homme heureux.

— Très-heureux.

— Réjouissez-vous, mon cher Max.

— Moi, me réjouir, mais... pourquoi?

— Parce que, à partir de ce moment, c'est une affaire conclue.

— Heu! fit le vicomte tout surpris.

— Mais oui, et le comte se frottait joyeusement les mains; ne venez-vous pas de me dire que le mari d'Henriette serait un homme heureux?

— Mais, mon père...

— Vous venez de me le dire, n'est-ce pas?

— Cependant...

— Eh bien, c'est vous qui serez cet homme heureux; il ne manquait que votre consentement, vous le donnez; mademoiselle de Chevonneux sera votre femme.

La foudre tombant sur la table eût moins épouvanté Max.

— Mais c'est impossible, mon père.

— Et pourquoi, monsieur, s'il vous plaît?

— Pourquoi?

— Oui, pourquoi?

— Mais, d'abord, mademoiselle Henriette est bossue.

— C'est faux.

— J'en suis sûr.

— C'est un bruit que ses ennemis font circuler.

— Oh! par exemple.

— Oui, ses ennemis. Est-ce la seule impossibilité?

— Eussent-ils chacun connu son déplorable caractère; nul, excepté sa mère, ne peut la supporter, sa volonté est tyrannique.

— Vous serez le maître chez vous; est-ce tout?

(A CONTINUER).

INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

Outre nos agents de Paroisses, M. Matt. Chartier, de Montréal (47, rue Versailles), est notre seul agent voyageur, autorisé à prendre des abonnements.

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois:

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents: 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1036, B. de P., Montréal.

17 rue Ste. Thérèse